

PER

9-54

CON

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

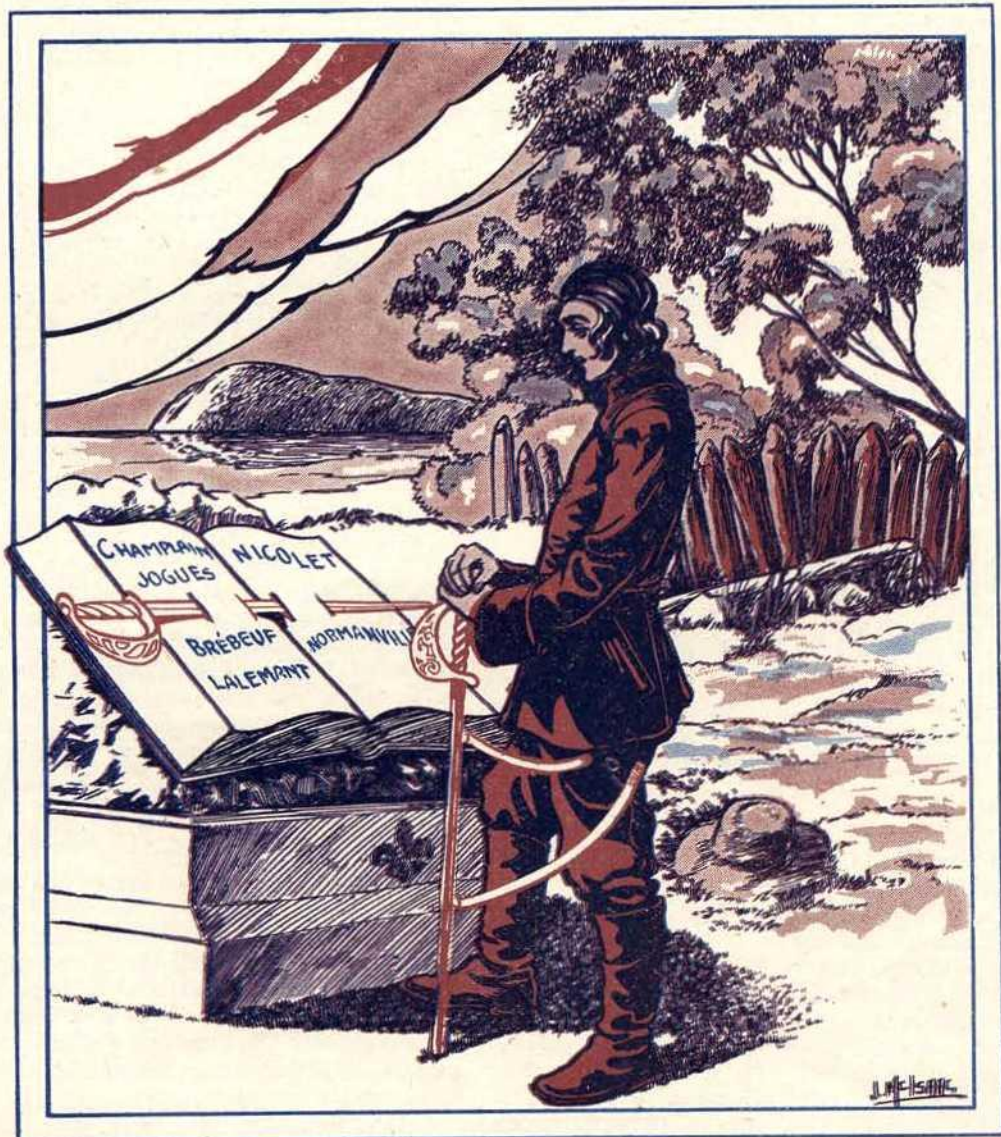
Rédaction, Administration et Publicité
1182, rue Saint-Laurent
MONTREAL
Téléphone: LAncastré 4364

Abonnement annuel:
Canada et États-Unis: 50 sous
(Payable au pair à Montréal)
CONDITIONS SPECIALES
aux écoles, collèges et couvents

Vol. XI — No 3

MONTRÉAL, MARS 1931

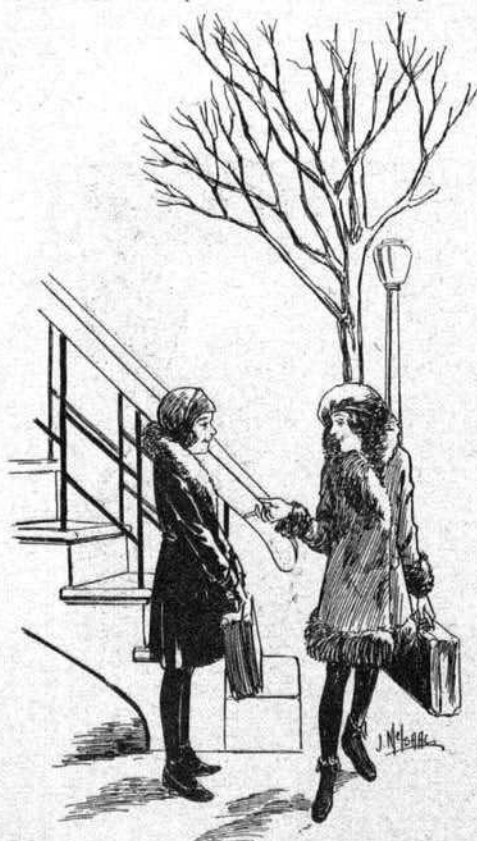
Le numéro 5 sous



À L'ÉCOLE DES HÉROS

Les ennuis de Lucile

LUCILE sortit de l'école avec une nouvelle amie, une petite fille de onze ans qui s'appelait Gertrude. A vrai dire, Lucile la connaissait encore très peu, puisqu'elle n'était arrivée dans sa classe que depuis le jour de l'an, mais elle aimait ce nom de Gertrude, et s'était sentie attirer par le visage rond dans le bonnet des épais cheveux bruns, par les



yeux si grands, si noirs, que Lucile croyait n'en avoir jamais vu d'aussi beaux. Les cils longs, frisaient comme des cils de poupée. Le sourire de Gertrude était d'une douceur sans pareille que Lucile n'analysait pas, mais dont elle subissait le charme.

Leurs livres sur le bras, elles revenaient causant avec cet air important de grandes personnes que les petites filles savent si instinctivement imiter. C'était la première fois que Lucile parlait vraiment à Gertrude, qu'elle entendait sa voix autrement qu'en classe. Les phrases de Gertrude coulaient

pleines de choses drôles, amusantes, et faisaient rire Lucile, mais Lucile pensa soudain chagriner :

— Encore une, avec qu' maman n'aimera pas que je joue, parce qu'elle ne parle pas bien...

Et pendant que Gertrude animée, sans défiance, émaillait sa verve de *ben*, *pantoute*, *sapré affaire*, Lucile de plus en plus devenait mal à l'aise...

Ce jour-là heureusement sa mère n'entendit pas Gertrude. Elle ne l'entendit pas dire, lorsque Lucile s'arrêta devant sa porte :

— Ah! c't'icitte que tu restes? Moé, c'est ben plus loin. Je viendrai te prendre en passant demain veux-tu?

Lucile accepta. Le sourire de Gertrude était si gentil. En montant l'escalier, elle la regardait continuer sa route, sautillante, plus pressée, le capuchon rouge de son manteau bleu marine battant son dos. Et elle se redisait avec regret :

— Si maman avait été sur le balcon, si maman avait entendu son *icitte*, ce serait déjà fini. Elle me dirait tout de suite: je ne veux pas que tu joues avec des enfants qui ne savent pas prononcer les mots comme ils sont épelés.

Lucile, qui, depuis qu'elle était au monde se faisait reprendre chaque fois qu'elle disait un mot de travers, était parfois agacée, impatentée, mais en même temps, son oreille habituée au parler correct de ses père et mère, ne pouvait pas ne pas trouver choquants les mots tronqués ou vulgaires de tant de ses petites compagnes. Parfois elle se risquait à leur dire. Ordinairement on se moquait d'elle: "Regarde moé dons Lucile qui fait sa *frâche*!" Son amour propre se révoltait. Elle s'efforçait de moins bien parler. Ce n'était pas mieux comme résultat. Quand elle était parvenue à prononcer deux ou trois fois *moé* à l'école, elle l'échappait à la maison, et sa mère entraînait dans de saintes colères qu'elle n'oubliait pas de sitôt et sévissait plus sévèrement: Gertrude, serait la prochaine victime. Aussi Lucile qui aurait aimé l'inviter à venir voir ses étrennes encore étalées, n'en avait rien fait. Elle aimait mieux éloigner ce coup de grâce.

En entrant sa mère l'embrassa, lui demanda :

— Avec qu'elle jolie petite fille es-tu revenue? Je t'ai vue de la fenêtre. Elle a l'air distingué celle-là, j'espère qu'elle parle bien. Lucile évinça la réponse :

— Gertrude Jobin. C'est une nouvelle. Si tu voyais son écriture et ses cahiers, c'est parfait. Elle fait toutes ses dictées sans faute. Elle sera la première.

— Pourquoi ne lui as-tu pas demandé d'entrer?..

—Je l'amènerai demain.

Et Lucile s'en fut jouer. A onze ans, comme étrennes, on reçoit des jeux, des livres d'histoires, des albums à dessin. Elle se mit à dessiner, mais malheureuse, elle pensait :

—Si j'amène Gertrude demain, c'est demain que je recevrai l'ordre de ne plus jouer avec elle. Ah! quand donc toutes les petites filles de l'école parleront-elles comme maman voudrait les entendre parler!

Maman devrait venir leur enseigner.

Cette idée la fit rire. Sa mère en aurait du fil à retordre! Elles n'étaient pas plus de trois ou quatre à dire *moi, toi, ici, elle, il, bien*... et quoi encore? Son oreille bourdonnait de mots laids qu'elle avait entendus dans la journée.

Pourtant, pensait-elle, la religieuse nous répète tous les jours de mieux parler, nous reprend sans cesse comme maman le fait. Un jour, Lucile ayant dit cela, sa mère avait déclaré brusquement; ce sont les parents qui sont à battre!

Elle avait probablement raison. Lucile se rappelait être entrée chez une petite compagne et avoir entendu la maman ce celle-ci dire *icitte* avec la plus parfaite des simplicités et leur demander si elles avaient eu du *fun* à glisser. Alors si cette compagne-là et les autres se décidaient un jour à écouter la religieuse et à bien parler, leur faudrait-il ensuite rougir de leurs parents?

Elle laissa ses crayons à dessin et demanda sans à propos :

—Maman, si toutes les petites filles de ma classe se mettaient à bien parler, crois-tu qu'elles auraient honte ensuite de leurs parents qui parlent mal?

—Mais non, petite sotte. Elles n'auraient pas longtemps cette peine. Les parents tranquillement apprendraient à parler! Remarque, les bonnes. Quand elles arrivent, c'est affreux de les entendre; après quelque temps, elles font attention et nous imitent presque sans s'en rendre compte. Ce serait la même chose. Et avoue que ce serait merveilleux, les petites filles régénérant le français dans leur pays. Moi, je le régénère dans ma maison, et tu me trouves assommante, avoue... je t'ennuie, mais si tu savais comme c'est triste que tant de petits Canadiens parlent si mal. Ils font du tort à notre race, sans y penser. Ils nous attirent des mépris, des humiliations, ils nous abaissent... Le bon langage, ça devrait être une seconde religion, puisque c'est un patriotisme.

Lucile retourne jouer et elle médite. Sa mère a raison. Lucile aime son pays qui est si beau. Si elle essayait d'être une apôtre! Tant pis si ses compagnes se moquent, elle endurera.

Demain elle commencera, avec Gertrude. Elle lui dira :

—Maman veut que je t'amène goûter ce soir, elle t'a vue par la fenêtre, elle t'a trouvée gentille, mais je vais te prévenir d'une chose; ne dis pas *moé* ou *icitte* devant elle parce qu'elle ne voudra plus que nous nous amusions ensemble. Elle sait que tes cahiers sont beaux, que tu as de l'orthographe, elle s'attend à ce que tu saches bien prononcer les mots, parce que tu sais les épeler...

Et Lucile, sa langue rose léchait sa lèvre, en dessinant péniblement, prépare un petit discours où il y a beaucoup de patriotisme.

Michelle LE NORMAND

La fée du foyer

(Suite de la page 44)

à une visiteuse émerveillée un *chauffe-plat* (A), un *gaufrier* (B), un *grille-pain* (C) et un *percolateur* (D).

12. Les enfants aiment-ils la *chaufferette* ou *radiateur* électrique?—Oui, et ils s'y chauffent les mains avec joie.

13. Ce gentil poupon qui repose dans un lit moelleux, recouvert d'un chaud édredon, paraît-il heureux?—Oui, parce que son lait est chauffé à point.

14. A l'aide de quoi?—Du *chauffe-biberon*.

15. Comment est réchauffé le *biberon*?

15. Comment réchauffe-t-on le *biberon*?—En le plaçant dans le récipient destiné à cette fin.

16. Qu'est-ce qui amuse tant ce poupon?

—L'allure endiablée de l'*éventail* électrique et la brise qui agite ses cheveux.

17. Quels services rend l'électricité aux jours de lavage?—Elle dispense du secours d'une femme de ménage ou du recours à la buanderie. La *laveuse* électrique simplifie tout.

18. De quoi est flanquée la *laveuse*?—D'une *essoreuse*.

19. Après avoir travaillé tout le jour, l'électricité se repose-t-elle?—Non; le soir venu, elle fait passer d'agréables veillées à la famille.

20. Comment?—Un *récepteur radiophonique* capte les ondes variées qui peuplent l'atmosphère et les communique aux *radiophiles* (21) au moyen d'un *haut-parleur* (19).

Abbé Étienne BLANCHARD

GOUDRELLES et CHALUMEAUX

Le soleil devient plus chaud, la neige fond dans les rues et les journaliers nettoient les trottoirs et la chaussée. Est-ce que ce ne sera pas bientôt le temps des sucres dont vous nous parlez souvent, papa ?

— Mais oui, à la fin de ce mois-ci, quand les corneilles à la campagne survoleront les champs couverts de mares et se percheront dans la fâche des bouleaux et des épinettes. Quand j'étais petit, avant d'aller au collège, que j'avais hâte d'aller à la sucrerie pour entailler et faire couler !

Tous les samedis et le dimanche après-midi, avec tes oncles et tes tantes, j'accompagnais papa, ton grand-papa à toi, à la cabane à sucre, et chacun s'en donnait à cœur joie. L'érablière comptait environ un millier d'érables et de plaines.

Nous nous préparions d'avance, en bons *sucriers* que nous étions ! Nous descendions du grenier de la maison les longues piles de chaudières de fer-blanc, les moules à sucre, le vilebrequin, les mèches, les clous et les chalumeaux. J'aime ce joli vocable que les habitants de la région sorcloise emploient pour désigner le petit

dépassé, si nous n'avions pas eu la prudence d'y monter pour atteindre en même temps que les autres la cabane à sucre, qui apparaissait bientôt à travers la forêt.

Une fois toutes choses en place, papa prenait son vilebrequin et sa mèche et nous le suivions avec chaudières et chalumeaux. Il faisait d'abord le signe de la croix pour demander au bon Dieu de bénir son travail et de rendre la coulée des érables abondante. La mèche s'enfonçait dans l'écorce grise et le bois dur ; il tombait de petites ripes blanches sur la neige que nous avions foulée aux pieds. La mèche, une fois retirée, une goutte d'eau perlait au bord de l'entaille et coulait, suivie de plusieurs autres, le long de l'arbre. L'un de nous plantait un clou au-dessous de l'entaille, un autre mettait en place le chalumeau et la chaudière ; puis nous restions là guettant la sortie de la sève. Une goutte d'eau blanche, ronde, apparaissait toute hésitante, se gonflait, puis, entraînée par son propre poids, descendait jusqu'au bout du chalumeau pour tomber dans la chaudière, avec un son cristallin.



tuyau de bois ou de métal qui conduit la sève dans la chaudière suspendue à l'arbre pour la recevoir. Les goudrelles d'autrefois, planchettes creusées en forme de gouge, ont été remplacées par les chalumeaux. Quelle joie nous éprouvions quand il fallait en faire de nouveaux ! Nous choisissons de beaux morceaux de cèdre, nous les fendons de la grosseur désirée et les coupons de la longueur voulue. Au moyen d'une vrille, puis avec un fil de fer rougi au feu de la cheminée, nous faisons le trou du chalumeau bien rond et le canal bien lisse pour permettre à l'eau d'érable de couler sans obstacle. Nous respirions avec contentement la bonne odeur du cèdre.

Le jour d'entailler arrivé, notre impatience était telle que nous partions en courant le long de la clôture sur la croûte de neige qui nous portait. Mais la traite ne tardait guère à nous rejoindre et nous aurait vite

Dans la forêt silencieuse, on entendait bientôt partout autour de soi la chanson des gouttes d'eau d'érable. Les sucres étaient bel et bien commencés.

Chaque jour apportait ses plaisirs nouveaux : la tournée à travers le bois pour ramasser l'eau d'érable, l'allumage des fourneaux pour faire bouillir la sève recueillie dans des tonnes et transvidée dans de grandes lèchefrites de tôle, le réduit, la trempette, le pain doré, la première brassée de sirop, la tire, cassante et transparente — la meilleure tire du monde — étendue sur de gros gazon de neige, la première brassée de sucre, le moulage des pains de sucre, les partis de sucre en famille, etc., etc.

Ah ! si tu avais vu, petit, les jolis coeurs de sucre que nous faisons pour nos amies, pendant ces jours ensoleillés !

SUCRIER

NOS CHANSONS POPULAIRES

Collection E.-Z. Massicott

Tous droits réservés

Madame a mal à son pied

Chanson rimée



— 2 —

Madam', madame, a mal à l'estomac, (bis)
 Du bon chocolat, pour son estomac.
 Un' petit' tass', ça fait, ça fait, madame,
 Un' petit' tass' ça fait parfaitement.

— 3 —

Madam', madame, elle a mal à la gorge (bis)
 Un bâton de suc', pour son mal de gorge,
 Un p'tit bâton, ça fait, ça fait, madame,
 Un p'tit bâton, ça fait parfaitement.

— 4 —

Madam' madame, elle a bien mal aux dents (bis)
 Un dentier d'argent, pour son mal de dents,
 Un p'tit dentier, ça fait, ça fait madame,
 Un p'tit dentier, ça fait parfaitement.

— 5 —

Madam' madame, elle a mal à la tête (bis)
 Un petit chapeau, pour son mal de tête,
 Un p'tit chapeau, ça fait, ça fait, madame,
 Un p'tit chapeau, ça fait parfaitement.

Les chanteurs font la chaîne. Au centre du cercle est la dame malade et celle qui la soigne. Toutes deux font des gestes appropriés, selon les couplets.

* * *

Note. — De ce morceau, nous avons plusieurs variantes provenant des comtés de Maskinongé, de Laprairie et de Beauharnois. Nous avons choisi l'air chanté par M. Narcisse Primeau et avons résumé les textes des unes et des autres variantes.

E.-Z. MASSICOTTE

NESTOR ET PICCOLO

NESTOR Laciseraye habitait un petit village des Bois Franes, semblable à tous les villages de campagne enveloppés de silence et peuplés de rentiers.

Le chemin de fer qui passait à deux milles, y laissait de temps en temps un commis-voyageur ou un inspecteur de poids et mesures qui prenait le postillon au débarquer du train.

Le courrier du matin et du soir constituait la plus grande distraction des indigènes. Le bureau de poste s'emplissait alors de fumée et de canéens jusqu'à la criée des lettres et journaux, puis chacun rentrait chez soi.

Le matin, après la messe, c'était le maître-chanteur qui rapportait avec le **SOLEIL** son



rente-sous quotidien; la vieille Mina retournait à son comptoir de bière au gingembre et de sucreries et le tanneur, en bourgeois aisé, commençait toujours sa journée de la même façon.

L'assistance au Saint-Sacrifice se composait en outre de Monsieur Thivierge, un marchand de grains romanesque qui jouait de la clarinette et lisait des feuilletons; de la veuve du notaire, qui portait altièrement son deuil et toussait à chaque station du chemin de croix; d'Angèle Laciseraye, des enfants d'école et de quelques rentiers.

Nestor avait donc sous les yeux d'assez bons exemples; mais c'était une mauvaise tête que ce gamin de douze ans, qui faisait le désespoir de son vieux père.

Les cheveux poil de carotte, la figure mou-

chetée de taches de rousseur, des yeux également roux et un nez à lucarnes, Nestor n'était point beau. La vieille Mina, qui avait eu à se plaindre de ses vilains tours, l'appelait l'antéchrist, et se garant de lui comme d'un mauvais génie.

En classe, il était toujours à la queue, se faisait tirer les oreilles, et écrivait souvent, en pensum, le verbe désobéir. Il rentrait tard pour souper, suivi de Piccolo, un barbet échevelé qu'il avait sauvé de la misère.

Le contraste si frappant entre Nestor et son frère Euclide contribua à rendre ce jeune insubordonné de jour en jour plus antipathique à sa belle-mère.

Mademoiselle Angèle était âgée quand elle s'avisa des beaux yeux du vieil Éric. Le brave homme avait toujours su affoler les femmes, et celle-ci ne pouvait rester indifférente à ses attentions. C'est ainsi qu'elle entra dans la famille Laciseraye, et que son portrait remplaça au salon celui de la défunte.

Éric était un homme avenant "plein de ressources". Bref, pour un marchand de campagne, il ne manquait pas de piquant avec ses revers de loutre, ses éternels favoris et sa pipe en écume de mer.

Son fils ne devait, hélas! lui ressembler en rien.

Nestor portait sur la conscience le poids de presque tous les méfaits dont se nourrissait la chronique du village. C'était un puits rempli de bois durant la nuit; c'était le chariot rouge de Monsieur Thivierge grimpé, au matin, sur le perron de l'église; la lampe à réverbère, qui coiffait le poteau vis-à-vis l'école, éteinte toute la veillée, et une partie du village dans l'obscurité, enfin on n'en finissait plus d'énumérer toutes les escapades de ce gamin.

Or, en ce temps-là, vint à passer dans les paroisses un trappiste qui mendiait, au nom de sa communauté, pour la restauration de son monastère détruit par un incendie. Ce moine, à la physiologie d'esthète, fit grand effet dans les stalles du chœur, à la grand'messe du dimanche. Monsieur le Curé annonça qu'on accueillait à la Trappe les jeunes gens qui désiraient suivre un cours d'agriculture. L'occasion était magnifique et Éric Laciseraye, pour mettre fin aux épi-grammes dont l'accablaient ses concitoyens, résolut de confier l'enfant terrible aux moines d'Oka, comptant réformer ainsi ce mauvais sujet.

Nestor demeura deux années à la Trappe. Il y apprit à embouteiller le vin, à emballer le fromage et à savourer le miel, en cachette; il en sortit à seize ans, ignorant et indompté. Il portait alors des lunettes, une tête frisée, et des pantalons bouffants.

L'écolier ne reçut probablement pas un accueil bien enthousiaste, car peu de temps après, on apprit sa disparition et celle du barbet Piccolo.

Consternation chez les Laciseraye. On s'enquit par toute la campagne des deux déserteurs, mais personne, pas même le chef de gare, n'avait eu vent de Piccolo ni de son maître. On mit à leur poursuite l'huissier du village, qui se faisait fort d'être détective à ses heures, et les recherches de cet homme de flair aboutirent à une découverte sinistre.

Nestor était rendu en ville et logeait chez un camarade de la Trappe, qui vendait des légumes dans la banlieue de Québec. Le malheureux avait même troqué à un mont-de-piété, chez un sale juif de la Côte de la Montagne, l'habit de noces de son père contre un vieux tambour.

L'huissier-détective ramena l'enfant prodigue au logis, où son retour fut salué par l'indignation générale. Colères, malédictions, rien ne fut épargné à l'adolescent et comme résultat de toutes ces scènes de famille, on le mit à la porte sans pitié. Nestor partit de la maison avec recommandation expresse de la part de sa belle-mère de n'y plus remettre les pieds.

Il advint, donc que Nestor, qui avait déjà fait montre d'une passion avérée pour le tam-tam, entra comme facteur au service des Postes de la cité de Champlain et entre temps, après un peu d'exercice, devint membre de la *Société Symphonique*, en qualité de cymbalier.

On le voyait chaque soir dans le kiosque des musiciens sur la terrasse, et c'était toujours pour lui fête nouvelle que ces nuits langoureuses animées par la houle des promeneurs, et la musique délirante de l'orchestre. Nestor faisait partie de tous les concerts; si bien que, moins d'un an après, il distribuait à des élèves sa carte professionnelle: Nestor Laciseraye, professeur de cymbales, petite et grosse caisse, etc.

Notre tambourineur ne resta pas à mi-chemin dans sa carrière. Ses ambitions étaient inouïes et la vie de bohème ne l'attirait pas moins que l'incorrigible vagabond de Piccolo.

S'accommodant de la gêne, abrité sous un toit et mal nourri, Nestor, après sa tournée de facteur, jouait le soir dans un théâtre de cinéma. Par un prodige d'économie, il réussit

assez vite à se procurer à son compte, le tintamarre au complet: cymbales, triangles, petite et grosse caisse, xylophone, rien ne manquait; et il faisait marcher le tout de concert en s'agitant des pieds et des mains comme un réprouvé.

Muni de ces accessoires retentissants, il entra le printemps suivant dans un orchestre de vaudeville qui suivait à travers l'Amérique une troupe de comédiens ambulants.

Notre jeune aventurier mena ainsi pendant longtemps une existence errante, promenant sous la calotte des cieux son inaltérable optimisme et le fidèle barbet Piccolo.



Puis vient soudain le fatal coup de foudre, et l'amour s'en mêlant, son mariage mit fin à ses tournées artistiques.

Il fallut donc faire face aux exigences de la vie à deux et notre héros expérimenta qu'«A dîner d'un *Ma Vie* et souper d'un *Mon Cœur*» on a peu de douceur.

Cependant, Nestor, qui n'était jamais pris sans vert, trouva bientôt une agence pour une compagnie de produits pharmaceutiques et il revint au pays avec une épouse au teint de créole et une merveilleuse panacée qui, semblable au *Pain Killer*, a pour effet magique de brûler l'estomac, d'anéantir le mal de dents, de sauver de la diphtérie, de la migraine et de tous les maux qui accablent l'humanité.

Notre charlatan fit de si bonnes affaires qu'il se prit à croire à tous les stratagèmes de la médecine. (Suite à la page 67)

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

LA FÉE DU FOYER

1. Quelle est la *Fée du Foyer*?—C'est l'Électricité.

Q. Combien y a-t-il de sortes de fées?—Deux, les fées bienfaisantes et les fées malfaisantes; c'est du moins ce que l'on dit dans les contes de fées qui font les délices de l'enfance.

Q. L'électricité adaptée aux usages domestiques est-elle une fée bienfaisante?—Sans doute. Qui n'a entendu parler de ces bonnes fées qui, en l'absence de la maîtresse de la maison, ou alors qu'elle est clouée au lit par la maladie, s'introduisent silencieusement dans un foyer, balaisent les planchers, époussettent les meubles, font cuire les aliments, prennent soin des enfants.

C'est bien là ce que fait la bonne fée Électricité. Mieux qu'une servante, toujours à l'heure, sans brusqueries ni paroles hautaines, l'électricité est toujours à la disposition de la bonne ménagère pour lui rendre toutes sortes de bons offices.

Q. Donnez quelques exemples de son utilisation.—Au moyen d'un bouton muni de deux *fiches* (B) que l'on insère dans le *socle* (A) ou *réceptacle* d'une prise de courant, l'électricité réchauffe le *fer à repasser* (C), le *coussin* (D), le *gaufrier* (E), le *grille-pain* (F), le *chauffe-plat* (G), etc.

2. Où se sert-on du *grille-pain*?—Dans la plupart des familles urbaines, les tostes font partie du repas du matin, et souvent même de celui du soir. Un grille-pain perfectionné permet de faire rapidement le nombre voulu pour la famille de ces croustillantes tranches de pain grillé.

3. Quel est l'avantage du *poêle de table*?—Durant les chaleurs de l'été, l'inconvénient est grand d'allumer un poêle de cuisine et d'augmenter ainsi la chaleur dans la maison. Un poêle de table à triple compartiment permet, sans trop réchauffer le foyer, de préparer trois mets en même temps.

4. Comment faciliter le balayage?—Le balayage des tapis en moquette, persans, orientaux, en laine, veloutés, est assez difficile, à cause de la poussière qu'un balai ordinaire fait pénétrer dans l'étoffe. L'*aspirateur*, que la ménagère promène sur le tapis tout en prenant un exercice salubre, aspire les grains de poussière. L'inconvénient de les voir se répandre dans l'air, de les respirer, d'en constater ensuite la désagréable présence

sur les lits et les meubles, est par là même éliminé.

5. Parlez-nous du *fer à friser* électrique.—Quelle femme n'est pas un peu vaniteuse et n'aspire pas à avoir une chevelure aussi indéfrisable que possible? Rares sont celles qui ne savent pas manier un fer à friser. Un *raccord à fiches de contact* (A), un autre *raccord à vis* (B), s'adaptant à la douille d'une lumière électrique, permettent de chauffer bien plus rapidement le fer à friser que ne le faisaient jadis nos grand-mères avec une lampe à pétrole. Le *sécheur* électrique (C) enlève vite l'humidité de la chevelure.

6. Comment l'électricité rend-elle la chaleur plus supportable?—Au moyen d'un bon *éventail* électrique.

7. Qu'a d'avantageux le *réchaud* électrique?—Avec cet ustensile on peut, sans allumer le poêle, faire chauffer rapidement de l'eau préparer un bon café ou garder à un mets toute sa saveur en attendant que les retardataires que l'on trouve dans toutes les familles soient prêts à se mettre à table.

8. Que faisait jadis la maman au jour du repassage?—Elle étalait sur le poêle bon nombre de fers à repasser dont elle se servait tour à tour, tant qu'ils étaient chauds. C'était une grande dépense de combustible et une chaleur étouffante pour les habitants de la maison. Un seul *fer électrique* conservant bien sa chaleur, toujours chaud à point, met fin à tous ces ennuis.

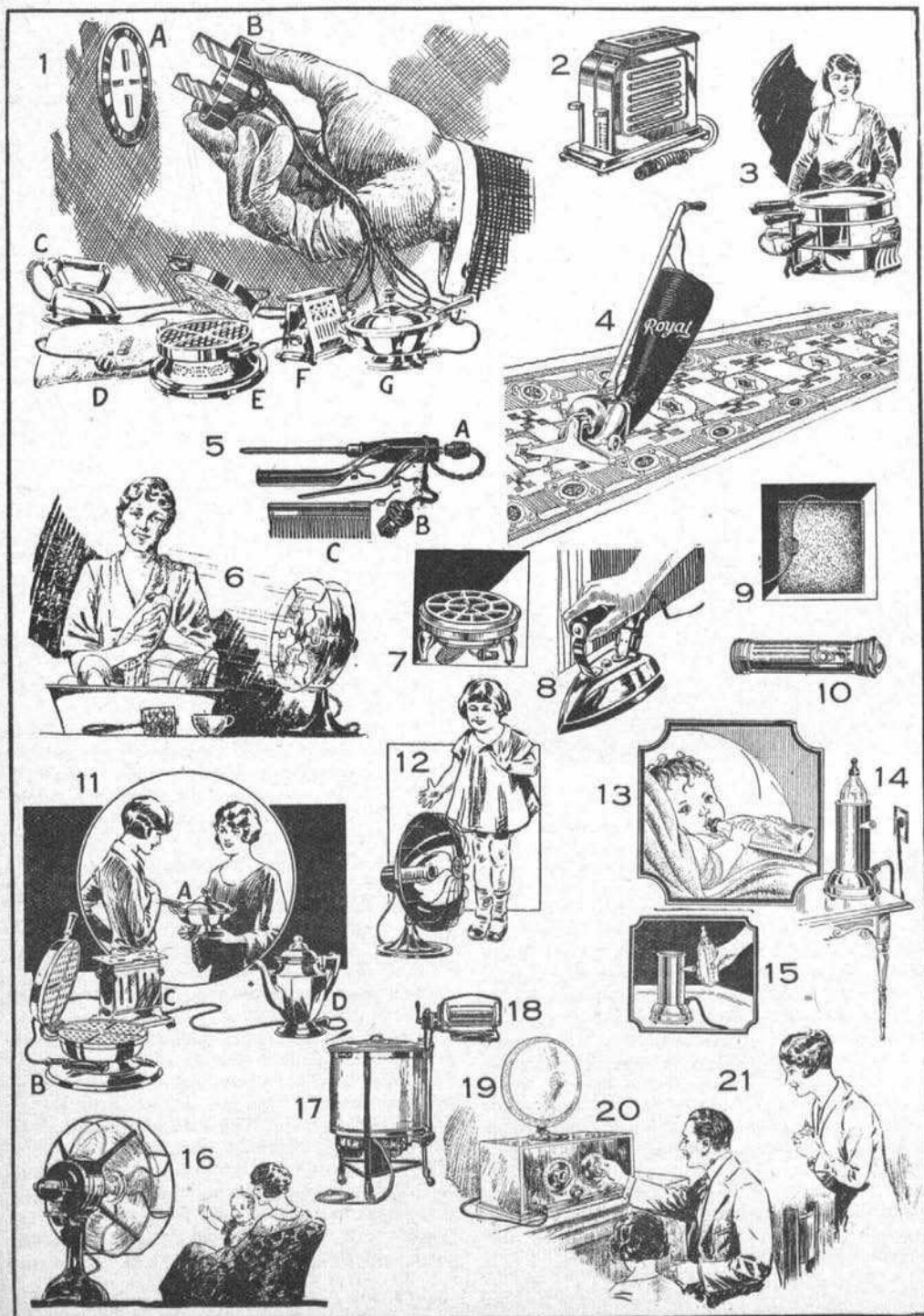
9. Quels sont les multiples usages du *coussin* électrique?—Nos cousins de France réchauffent encore leurs lits à l'aide d'une *bassinoire*; c'est ce qu'ils appellent *bassiner* un lit. Ils se tiennent les pieds chauds dans une *chancelière* (sorte de sac fourré), ou en les appuyant sur les chenets. Le *coussin* électrique sert tout à la fois de *chauffe-lit* et de *chauffe-pieds*.

10. A quoi sert ceci?—Frotter une allumette pour aller à la cave, au grenier, fouiller au fond d'une armoire, etc., a éraflé bien des murs et causé de multiples incendies. Le *projecteur de poche*, que l'on appelle aussi *fouilleuse*, lutte efficacement contre les inconvénients de l'obscurité.

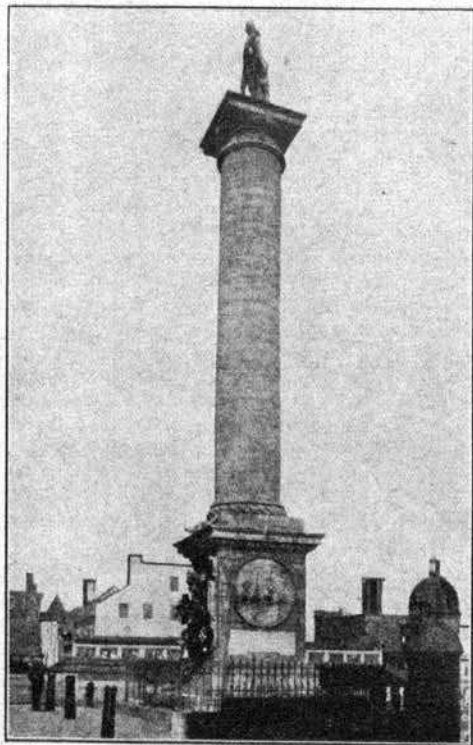
11. Ces appareils et ustensiles électriques font-ils aimer davantage le foyer?—Oui, et la maîtresse de la maison se fait une gloire de les posséder. Toute souriante, elle montre

(Suite à la page 59)

LA FÉE DU FOYER



LA LEÇON DE NOS MONUMENTS



La colonne Nelson
Place Jacques-Cartier, à Montréal

BONJOUR, mes jeunes amis. Vos bons sourires me font plaisir. C'est tout juste l'accueil que je désirais recevoir de vous. Car, voyez-vous, devant cette colonne si haute, si haute, élevée à la mémoire du grand marin anglais Nelson, je vous sens disposés à pratiquer avec moi de beaux et nobles sentiments de "bonne entente, d'entente cordiale" envers nos compatriotes de langue anglaise. La loyauté envers la Couronne britannique est à l'ordre du jour, aujourd'hui... Soyez fiers de cette qualité, si souvent pratiquée par les grands ancêtres chez nous. En ce qui concerne ce monument même, rappelons la belle et sympathique figure de Monseigneur Octave Plessis... Merci, merci de vos applaudissements. Ils font honneur à vos maîtres, qui ne manquent aucune occasion, je le vois, de parler des admirables patriotes de chez nous.

Oui, monseigneur Plessis, à l'époque où fut élevé à Montréal ce monument, donnait une preuve nouvelle de son loyalisme envers l'Angleterre. Il faisait chanter dans les églises du Canada un *Te Deum* solennel en l'honneur de la belle victoire anglaise de Trafalgar. Il y allait même d'un de ses plus éloquents discours. Hé! l'évêque-patriote du Canada, l'énergique défenseur de nos droits pouvait se permettre ce geste très, très expressif, de loyauté envers la Couronne d'Angleterre. Il ne compromettait en rien son attitude de Français, de Canadien, d'évêque catholique. C'était un juste équilibre entre deux patriotismes, entre deux fois, entre deux loyales allégeances. Merci, merci d'applaudir encore...

Voyons maintenant le monument du célèbre amiral "Lord Viscount Nelson, duke of Brontë".

"Le 30 décembre 1805, dans la soirée, firent les auteurs des *Monuments commémoratifs de la Province de Québec*, l'on apprit à Montréal la victoire de Trafalgar, en même temps que le glorieux trépas de Nelson".

Les citoyens s'émurent. Presque aussitôt, on eut la pensée d'élever un monument à l'amiral anglais. "M. Mitchell, architecte de Londres, fut chargé d'en préparer le plan".

Le 17 août 1809, quatre ans plus tard, on en posait la pierre angulaire.

Un journal du temps nous fournit une description exacte, nous disent encore les auteurs des *Monuments commémoratifs*, de la colonne Nelson. Permettez-moi de transcrire fidèlement les détails de l'article, de vous les lire sans en omettre une ligne.

"Sur un piédestal de forme quadrangulaire, mesurant six pieds et demi de hauteur, sur chaque face duquel on a incrusté des bas-reliefs, représentant les principaux faits d'armes du héros d'Aboukir et de Trafalgar, s'élève une colonne d'ordre dorique de cinquante pieds de hauteur et de cinq pieds de diamètre, sur laquelle on a placé la statue de l'amiral. Cette statue mesure huit pieds de hauteur et a la face tournée vers la montagne. Son bras gauche repose sur un tronçon de mât entouré de cordages et de palans. Il porte le costume d'amiral et les insignes des divers ordres dont il fut décoré".

Et maintenant, faisons lentement le tour du monument afin de me permettre de lire avec vous les quatre longues inscriptions en langue anglaise. Quel avantage d'être de petits bilingues comme vous, vous comprenez

tout parfaitement lorsque je dois abandonner par loyauté, Sa Majesté, notre belle Langue française!

Bravo! bravo! vos cris d'enthousiasme, de bons petits patriotes, d'amis profonds de notre langue incomparable, me vont au cœur.

"Sur le côté de la base faisant face à la rue Notre-Dame," lisons:

In memory of
The Right Honourable
Admiral Lord Viscount Nelson
Duke of Brontë

Who terminated his career
of naval glory
in the memorable battle of Trafalgar
on the 21st of October 1805
after inculcating by signal
A maxim that can never be forgotten
by his country

"England expects every man will do his duty"

This monumental pillar
was erected by a suscription
of the inhabitants of
Montreal
in the year 1808

"Sur la façade ouest, sur une plaque représentant la bataille de Trafalgar, lisons encore:

On the 21st Octr 1805, the British fleet of 27 sail of the line commanded by The Right Honourable Admiral Lord Viscount Nelson, Duke of Brontë, Attacked off Trafalgar the combined fleet of France and Spain. Of 33 sail of the line commanded by the Admirals Villeneuve and Gravina. When the latter were defeated with the loss of 19 sail of the line captured and destroyed

In this memorable action his country
has to lament the loss of
Her greatest naval hero
But not a single ship.

Et maintenant sur la façade donnant sur le fleuve, il y a ceci:

On the 2nd of April 1801 a British fleet of 10 sail of the line and 2 ships of 50 Guns under the immediate command of the

Right Honourable Vice Admiral
Lord Viscount Nelson, Duke of Brontë
attacked the Danish line moored for the Defence of Copenhagen consisting of 6 sail of the line and 11 large Ship batteries besides bomb and gun vessels supported by the ground and land batteries when after a severe contest of 4 hours the whole line of defence was sunk, taken or destroyed without

The loss of a British ship.

Enfin, sur la façade de l'est, nous apprenons ce fait:

On the 1st and 2nd of August 1798

Rear Admiral Sir Horatio Nelson K. B.
With a British fleet of 12 sail of the line
And a ship of 50 guns

Defeated in Aboukir Bay a French fleet of 13 sail of the line and 4 frigates under Admiral Brueys taking and destroying the Whole except 2 sail of the line and 2 frigates without the loss of a British ship.

"Le 20 octobre 1900, l'inauguration du Monument Nelson restauré avait lieu. Les tablettes placées au pied du monument en 1809, furent remplacées par d'autres en granit. Les vieilles tablettes sont conservées au Château de Ramezay. La cérémonie fut présidée par Lord Strathecona." (1)

Etienne DE LAFOND

(1) Voir *Les Monuments Commémoratifs de la Province de Québec*. Québec, 1923.

Nestor et Piccolo

(Suite de la page 63)

Ainsi stimulé, il entreprit par correspondance un cours de médecine pratique et, s'enfermant le soir avec des livres énormes, il emmagasina nombre de termes empruntés aux langues mortes pour épater les vivants; puis, muni d'un diplôme latin quelconque, il ouvrit un bureau meublé d'une table branlard, d'appareils nickelés mûs par l'électricité, de dessins d'anatomie, et il se mit à expliquer la médecine avec l'assurance et la foi d'un thaumaturge.

C'est ainsi que, dans le dédale des plaques de cuivre qui annoncent sur la rue Saint-Denis les nombreux disciples d'Esculape, on lit celle du

Docteur LACISERAYE, Méchano-Thérapeute

De Madame Nestor, je sais très peu de chose. Il n'en fut jamais fait mention chez le vieil Eric; mais ses toilettes dernier cri et ses airs dégagés témoignent en faveur du nombre d'ankylosés remis sur pied par son mari.

Dans l'antichambre du docteur Miracle, un barbet lourd d'années regarde narquoisement son maître et remue vaguement la queue sous les caresses des patients.

"C'est un souvenir de jeunesse," souligne Nestor Laciseraye, en leur montrant Piccolo.

Marie-Rose TURCOT



Avant-Gardes de l'A.C.J.C.

RECONNAISSANCE EFFECTIVE

CHERS amis, membres des avant-gardes de l'A.C.J.C., et lecteurs de ces deux pages, je "parie" (pardonnez-moi ce terme bravache et fanfaron) je "parie" que dans quelques instants vous accepterez d'accomplir ce que je me permets de vous suggérer.

Pour plusieurs d'entre vous, à Montréal du moins, votre père fait partie de la *Société Saint-Jean-Baptiste*. Même il reçoit l'organe officiel, la *Revue nationale*. Il ignore peut-être que cette revue sérieuse et grande sœur a une petite sœur, la revue *l'Oiseau bleu*, toute désireuse de suivre son aînée dans les foyers pour instruire et intéresser les jeunes et parfois les moins jeunes. Votre père à titre de membre de notre grande société nationale et à titre de père de gentils enfants (je suis sûr que vous l'êtes tous) ne refusera pas de vous assurer un abonnement à *l'Oiseau bleu*.

Par ailleurs quel membre d'avant-garde oubliera que *l'Oiseau bleu* est devenu maintenant l'un des bienfaiteurs de l'œuvre des avant-gardes? Vous lui devez de le faire connaître et aimer, de l'introduire chez vous. Vos grandes sœurs donnent quelquefois un thé en l'honneur de leurs amies. Bibelots, friandises et... toilettes entraînent des dépenses appréciables. La réception de ce fidèle et simple ami qu'est *l'Oiseau bleu* ne vous coûtera chaque fois que cinq sous. Chaque fois, soyez-en certain, il aura figure nouvelle, conversation nouvelle, toute une corbeille de primeurs à vous servir.

Ai-je gagné mon pari? Si le plus grand nombre n'a pas déjà pris l'abonnement, combien y en a-t-il qui maintenant ne sont pas décidés de le faire et d'inviter leurs amis à les imiter? Oui, j'ai gagné mon pari; cependant je n'attribue pas mon succès à

l'habileté de ma plaidoirie, mais bien à vos généreuses dispositions et à votre intelligente initiative.

ACTION

L'A.C.J.C. vous recommande, comme moyens de formation, la *piété*, l'*étude*, l'*action*. "La piété, oui; l'étude, passe; mais l'action, qu'y pouvons-nous, nous, jeunes écoliers?" J'ai déjà entendu cette remarque. Elle était sincère, mais un peu précipitée. L'observation, l'expérience et l'actualité font découvrir maintes occasions d'exercer ce moyen de formation: l'action. Permettez-moi d'en signaler une.

La grande crise de chômage que nous traversons a multiplié les cas de misère à Montréal. Grâce à l'initiative de M. Emile Benoist un hospice a été ouvert, l'hospice *Ignace-Bourget*. Le journal *LE DEVOIR* a lancé une souscription pour l'entretien de cet hospice, destiné à fournir repas et logement aux sans-travail. Tous les jours vous pouvez suivre les progrès de la souscription. Elle s'accroît régulièrement. C'est à l'honneur des initiateurs du mouvement et du public qui les a compris et soutenus; mais il faudra encore plusieurs milliers de dollars pour permettre aux miséreux d'attendre sans trop souffrir les jours chauds du printemps. Vous avez vu que les comités et les cercles de l'A.C.J.C. ont contribué. Pourquoi les avant-gardes n'enverraient-elles pas une petite contribution? Quelques dollars suffiraient.

De ce geste trois heureuses conséquences découleraient: nos avant-gardes pratiqueraient l'*action*; elles contribueraient à mettre l'A.C.J.C. en vedette; elles soutiendraient une entreprise excellente et nécessaire.

Quelle avant-garde s'inscrira la première pour l'honneur de son école, de son association, de ses membres, pour l'honneur de la générosité catholique?

REUNION DE MODERATEURS

À l'académie Saint-Jean-Baptiste de Montréal, les modérateurs des avant-gardes de la région montréalaise étaient les invités du Comité régional de Montréal et de M. le Directeur de cette institution, le R.F. W. Corbeil, c.s.v. Le R. P. Paré, S.J., aumônier général de l'A.C.J.C., M. Joseph Dansereau, président général, M. François Desmarais, président régional et une trentaine de modérateurs et amis des avant-gardes avaient répondu à l'invitation.

Une conférence intéressante et pratique fut présentée par le R. F. Oscar, modérateur de l'avant-garde de l'académie Meilleur, sur la vie d'une avant-garde. La discussion suivit abondante et variée et toucha plusieurs points très importants. L'on décida entre autres choses d'établir un centre de renseignements qui pourra fournir programmes, ordres du jour, sources diverses de travaux, de déclamations, de références utiles, etc., etc. Les comités verront à l'organiser au plus tôt. *L'Oiseau bleu* vous tiendra au courant.

Plusieurs impressions se dégagent de cette réunion: la bonne entente entre les diverses communautés et les comités, le désir général de multiplier nos groupes scolaires d'A.C.J.C., l'orientation de la jeunesse de nos écoles vers l'A.C.J.C.

Nos félicitations à la région de Montréal pour la prospérité de ses avant-gardes. Reconnaissance aux communautés qui, allègrement, s'imposent cette tâche de dévouement et de persévérance.

COLLABORATION

Savez-vous ce que c'est que la génération spontanée?—"Une bien grande expression", direz-vous. Laissez-moi vous l'expliquer. La génération spontanée serait l'apparition soudaine de quelque chose de vivant sans cause aucune. Chose impossible. Avez-vous déjà mordu dans une pomme, savoureuse et succulente, pour la rejeter aussitôt parce que vous aviez découvert un hideux petit ver? Dans votre rage et votre dégoût vous ne vous êtes pas demandé d'où il venait. Si vous aviez cru qu'il était apparu là tout seul, sans être sorti d'un œuf pondu par une mouche au temps de la floraison des pommiers, vous auriez agi comme ceux qui soutiennent la

théorie de la génération spontanée. Vous êtes trop intelligents pour cela. "Pourquoi alors cette dissertation"? remarquerez-vous. Tout simplement pour vous rappeler que si la génération spontanée n'existe pas pour les êtres vivants, elle n'existe pas non plus pour les écrits. Les deux pages réservées aux avant-gardes ne surgissent pas comme par enchantement. Il n'y a pas de génération spontanée à *L'Oiseau bleu*. Je m'adresse donc à toutes les avant-gardes. Ces deux pages leur sont ouvertes pour comptes rendus, morceaux, communications: Bienvenue à tous et *L'Oiseau bleu* qui est peut-être un pigeon voyageur fiable et fidèle aux infatigables randonnées, portera d'une avant-garde à l'autre les bonnes nouvelles.

AVANT-GARDE NOTRE-DAME DU PLATEAU

L'avant-garde *Notre-Dame* qui fonctionne à l'école supérieure du Plateau est en pleine activité depuis quelque temps. Des circonstances inéluctables ont retardé la reprise de la vie avant-gardiste dans cette institution. Heureusement le premier semestre les a emportées avec lui. L'impatience de nos jeunes étudiants est satisfaite et l'avant-garde voudra suppléer à la longueur de la période active par la qualité de la besogne accomplie. *Mieux vaut tard que jamais*.

Le président d'honneur est M. J.-P. Labarre, principal du Plateau et membre du *Conseil de l'Instruction publique*; l'aumônier est M. l'abbé Jodoin, p.s.s., aumônier du Plateau et professeur d'apologétique; le modérateur est M. Joseph Dansereau, professeur au Plateau.

Voici le conseil que les quelque soixante membres de l'avant-garde ont élu, MM. Paul Choquette, président; Raoul Tétrault, premier vice-président; René Chaput, deuxième vice-président; les autres membres sont MM. Adrien Dahmé, Jacques Leroux, René Daigneault, Louis Kervan, Gérard Meloche, Gaétan Berthiaume.

Bonne chance à ce groupe intéressant. A bientôt.

Adressez toutes communications à

Avant-gardes de l'A.C.J.C.

60, rue Saint-Jacques Ouest

Bureau 701

MONTREAL, P.Q.



Courrier de la Fauvette



UN PROTECTEUR AIMÉ



IL y a dix-neuf siècles, à Nazareth, l'on pouvait voir se dresser, coquette, mais bien humble, la maison du charpentier Joseph, homme juste, artisan laborieux et habile. Sous le chaud soleil de Palestine, des pampres (1) de vigne, chargés de grappes généreuses, bleues, violacées, pourprées ou dorées, enlacées de mille et un courants, enjolivaient la modeste retraite de la sainte Famille. Souventes fois, des amis, des voyageurs, des indifférents ont pu voir, tout là-bas, au fond de l'enclos, sous l'appentis, Joseph courbé sur l'établi (2) passant et repassant le rabot sur des pièces à aplanir ou à moulurer. Tout près de lui, son fils Jésus, un radieux enfant, suivait attentivement les mouvements de son père adoptif. Ses mains délicates s'essayaient au rude métier d'artisan. Je me figure que l'on pouvait entendre la voix grave et lente de Joseph, mêlant à la plainte de la scie le chant d'un psaume à l'Eternel. Et cet humble ouvrier, après avoir été le protecteur de la Vierge Marie et de l'Enfant-Dieu, est devenu le gardien du monde catholique et certains pays l'ont choisi, en particulier, comme patron et ami. Voici comment Joseph fut créé le protecteur de notre sol canadien. Ce mois de mars me donne l'occasion de vous parler un peu d'histoire religieuse vécue en notre patrie aimée.

L'hiver de 1624 tirait sur sa fin et déjà, des effluves (3) printaniers montaient du sol et embaumaient l'air. Une renaissance, un renouvellement d'énergie activaient le cœur de nos vaillants colon de la Nouvelle-France. Ils iraient bientôt, en bandes laborieuses et gaies, à l'aide de charrues bien rudimentaires,

(4) faire naître le sillon d'où devait germer la moisson d'août.

Les procédés (5) d'agriculture étaient d'évolution (6) lente et ne s'adaptaient pas toujours avec heur, (7) à cette terre vierge de l'Amérique. Parfois la récolte se faisait riche et abondante, parfois, elle fournissait maigre résultat.

Mais nos colons à sang généreux, n'étaient pas de ceux dont l'échec a vite raison. Hommes de foi, ils se rendirent, avant d'entreprendre tout travail de la terre, à la chapelle de Notre-Dame des Anges. Là, dans ce pieux sanctuaire desservi par les fils de saint François, ils implorèrent les bénédictions du ciel. Or, c'est en cette année 1624, le 19 mars, que nos pères de la Nouvelle-France, sous l'heureuse inspiration des dévoués Pères Récollets, choisirent officiellement saint Joseph pour patron et protecteur de notre pays.

Une célébration religieuse eut lieu en l'honneur de celui qui fut jadis, sur la terre, le père putatif (8) de Jésus. Ce fut là, la consécration publique de notre patrie canadienne au chef de la sainte Famille.

Depuis ce jour, saint Joseph n'a cessé de veiller sur les habitants de notre pays. Il a sa place dans tous les foyers et personne ne l'invoque en vain. Sa main, débordante de bienfaits, nous comble généreusement. Chacun connaît ses paternelles gâteries et tous en ont été l'objet. Les uns lui doivent des faveurs de choix, conversions, vocations, grâces spirituelles, d'autres, d'heureuses transactions, des guérisons physiques ou morales.

Le sanctuaire érigé sur le Mont-Royal et qui a nom l'Oratoire Saint-Joseph, dégorge

cette année, de pèlerins sans nombre, venus de toutes les directions, afin de prier spécialement celui que l'on nomme avec ferveur et confiance "le bon saint Joseph"...

Des milliers d'ex-coto (9) tapissent un côté de muraille de cette église... preuve frappante de l'activité paternelle du saint.

Sa protection sur notre pays est puissante, généreuse et de tous les jours. Quel est le Canadien qui, parmi nous, n'ait pas été choyé par l'Epoux vigilant de notre Mère du ciel? Petits amis, en ce mois de mars, n'oubliez pas d'invoquer saint Joseph ce saint si humble et si bon. Demandez... il ne vous refusera jamais la faveur spirituelle ou temporelle que vous sollicitez. Allez à Joseph... il ne vous oubliera pas. A vous, amis, de ne pas l'oublier dans vos prières quotidiennes.

FAUVETTE

EXPLICATIONS.—1 rameau — 2 table de travail des menuisiers — 3 parfums — 4 non perfectionnées — 5 méthodes — 6 transformation — 7 avec succès — 8 adoptif — 9 objets suspendus dans les chapelles à la suite d'un vœu fait dans un grand danger, etc.

C. F.

Correspondance

Papillon.—Lutin me charge de vous bonjourer bien affectueusement. L'on souhaite mille fois de correspondre avec vous. A quand donc votre première missive à l'adresse de Lutin?

Feu Follet.—Sœur Jeanne me dit avoir reçu votre chère épître. Fauvette se joint à votre Grande Amie pour vous souhaiter prompt rétablissement à la chaleur si bien-faisante de votre "chez vous". Mille bonnes amitiés.

Alex D.—Feu Follet, à mon instar, déplore votre long mutisme. Pactisez-vous avec Dame Maladie ou devenez-vous amoureuse d'une vie érémitique? Allons, réveillez-vous et venez dire à vos amies du "Coin" ce que vous faites, là-bas, dans votre pittoresque Québec. Bonjour, vilaine Alex.

Nicole.—Fauvette a reçu le nouvel envoi de revues religieuses. Il m'a fait plaisir de trouver parmi ces bonnes lectures plusieurs exemplaires de la *Voix nationale*. Je connais nombre de lecteurs qui vous seront reconnaissants du choix de ces lectures qui appor-

tent la force des idées saines et droites, aux foyers où elles sont fidèlement distribuées. En gourmande insatiable, Sœur Jeanne et Fauvette vous disent: "Encore... et encore de ces revues, nous en saurons quoi faire..." Merci.

Brin d'herbe.—Amicale caresse.

Abeille de Marie.—Que devient l'amie malade? Y a-t-il bon espoir de guérison? Ne broyez point de noir... les papillons sont de si vilains visiteurs. Je ferai prier mes ouailles à toutes les intentions des bonnes amies de "là-bas"...

Miss R.—J'accepte votre "rendez-vous" bien aimable. Je demande à Dieu de bénir vos saints projets et de les rendre féconds dans la sphère où vous voulez les réaliser, les vivre. Vœu de bonheur vrai.

Jeannine.—Amitiés bien affectueuses à la mienne-amie que vous êtes. Bon succès à vous et à vos chères bambines.

M. Rhéault.—Amical bonjour.

E.M. et F.C.—Puisse cette seconde partie de l'année scolaire vous apporter à nouveau, le succès et le bonheur. Je vous bonjourerai bien cordialement.

Sœur Jeanne me prie de vous dire que toutes les graphologies demandées ont été expédiées. En voici une liste abrégée. Irène Vézina; Germaine Allaire; M. Martill; Yvette Lévesque; J. Morrier; L. Lapierre; R. Duhamel; Y. Côté; C. Tétreault; F. Comtois; V. Milot; B. Lapierre; M. Ouellet; M. Fournier; G. Bédard; B. Mathieu; R. Mailloux; S. Mailloux; C. Plante; B. Goulet; M. Renée; S. Mousseau; L. Manseau; F. Caron; A. Grenier.

Sœur Jeanne et Fauvette vous bonjoureront bien affectueusement.

C.F.

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Sœur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous envoyiez, chers amis, dix lignes de votre écriture sur papier non réglé et de votre composition personnelle, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous.

Adressez: SOEUR JEANNE

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent
MONTREAL, P.Q.



MONTCALM



III

SON DÉPART POUR LE CANADA

Montealm revint à Montpellier où il fit part à sa mère et à sa femme de la nouvelle perspective qui s'ouvrait devant lui. La Marquise en fut douloureusement affectée et pria son mari de se dérober, s'il le pouvait, à ce commandement lointain et hasardeux. Mais la mère du Marquis, forte comme une Romaine, quoique brisée de douleur, conseilla à son fils d'accepter ce poste d'honneur et de confiance que lui offrait son souverain. La Marquise de Montealm ne pardonna jamais ce conseil à sa belle-mère et lui reprocha plus tard la mort de son mari.

Pendant qu'on délibérait à Montpellier, M. d'Argenson avait décidé de fixer son choix sur Montealm et l'avait fait agréer par le roi. Le 31 janvier 1756, Montealm reçut une lettre du Ministre de la guerre, lui annonçant la décision de Louis XV qui lui confiait le commandement de ses troupes, dans l'Amérique septentrionale. Le Ministre priait le Marquis de hâter ses préparatifs de départ.

Cette détermination du roi trancha la question. La famille de Montealm en fut très honorée, mais c'est le cœur navré qu'on aida le Marquis à mettre ordre à ses affaires. La semaine suivante, Montealm s'arracha à la douleur des siens. Il s'éloigna de Montpellier fermement résolu d'accomplir dignement la tâche que lui assignait son Souverain, mais son âme était profondément émue par cette séparation qui venait de se produire et qui comportait tant de hasards et une distance presque infinie.

Montealm se rendit d'abord à Paris, puis

à Versailles où il fut gratifié d'une entrevue avec Louis XV, et s'en alla ensuite à Brest où l'expédition devait s'embarquer pour le Canada.

Il y avait là six vaisseaux en rade: le *Héros*, l'*Illustre*, le *Léopard*, le *Sauvage*, la *Sirène* et la *Licorne*. C'est sur ce dernier vaisseau que s'embarqua Montealm avec son aide-de-camp le lieutenant de Bougainville, qui devait s'illustrer plus tard par le premier voyage d'exploration française autour du monde. Monsieur de Bourlamaque, ingénieur et colonel d'infanterie, ainsi que 1,200 soldats faisaient partie de l'expédition. Le chevalier de Lévis, nommé plus tard Maréchal de France, se trouvait aussi à bord. Ce dernier a joué un rôle si important durant les dernières années de la Domination française, qu'il me paraît utile d'en dire quelques mots.

Les historiens ont souvent appelé Lévis le sang-froid de Montealm. Il était en effet l'antithèse vivante du Marquis. Autant ce dernier révélait la grâce, la souplesse et la verve du Méridional, autant Lévis, par sa carrure massive et sa sobriété de paroles, trahissait le Français d'origine germanique. Si Montealm lui était supérieur par le prestige de sa personne, par son esprit transcendant et par sa connaissance profonde de l'art militaire, Lévis l'emportait sur son général par la pondération de ses facultés et par la sûreté du coup d'œil. En somme, il était plus opportuniste que Montealm.

Pendant quelques jours, les vents contraires retinrent les vaisseaux au port. Enfin, le 3 avril, le *Héros* et la *Licorne* gagnèrent la haute mer et Montealm vit lentement disparaître à l'horizon la terre de France. Jamais il ne devait la revoir!

MIREILLE

Prenez part au nouveau concours de l'Oiseau bleu

L'OISEAU BLEU de janvier 1931 invitait tous ses jeunes lecteurs "à choisir parmi nos grands hommes canadiens—depuis 1760, date de la cession du Canada à l'Angleterre—celui dont la physionomie plaît davantage et d'en indiquer les raisons dans une courte biographie."

Jeunes garçons et fillettes peuvent participer à ce concours: la limite d'âge est fixée à 17 ans inclusivement.

L'Oiseau bleu d'avril fera connaître le nom des membres du jury et donnera la liste des jolis prix offerts en récompense.

COUPON DE CONCOURS

A découper et à renvoyer à l'Oiseau bleu, 1182 rue Saint-Laurent, à Montréal, avec votre réponse au concours. Donne le droit de prendre part au concours organisé par le Directeur de l'Oiseau bleu.

Mars 1931.

À L'ÉCOLE DES HÉROS (1)

— I —

UNE PROMENADE ET SES INCIDENTS

— Tu es prêt pour la promenade, Charlot? demanda la voix douce de Perrine. Elle frappait à la porte de la chambre de son frère, ayant à ses côtés sa fidèle amie, Marie de la Poterie, la brune et impétueuse fille du Commandant du Fort, aux Trois-Rivières, Jacques Le Neuf de la Poterie.

— Hâtez-vous, Charlot, de grâce, il est déjà trois heures de relevée, précisa la voix claironnante de Marie de la Poterie. Perrine et moi, ajouta-t-elle, en se baissant vers la serrure et en s'en servant en guise de porte-voix, devons être de retour ici, au Fort, à cinq heures, à cinq heures sonnant, entendez-vous, soldat Le Jeal?

— Entrez, mesdemoiselles, entrez d'abord, répondit gaiement de l'intérieur le frère de la blonde Perrine, vos voix me parviennent mal, là où je suis...

Les jeunes filles obéirent, mais s'arrêtèrent bientôt, interdites, à l'entrée de la chambre. Le jeune soldat n'était pas seul. Il était entouré du brave Jean Amyot, l'un des interprètes du Fort, du capitaine René Robineau, de la garnison de Québec, de passage aux Trois-Rivières et d'un ambassadeur iroquois, l'un de ces Agniers, venu en cet été de 1646, pour tenir des Conseils et consolider la paix des Cinq Cantons avec les Français. Coïncidence curieuse, ce Kinaetenon avait été jadis, le protecteur de Charlot, lors de la captivité de celui-ci dans sa tribu. Tous deux avaient renoué, grâce aux circonstances, les relations les plus amicales du monde.

— Oh! Charlot, murmura Perrine, pourquoi ne pas nous avoir dit que tu étais occupé? La jeune fille semblait fort intimidée, et pour cause. Deux paires d'yeux la considéraient avec un plaisir par trop évident. Jean Amyot y mettait une nuance de profond respect, pourtant, et Kinaetenon baissait son regard dès que Perrine se tournait vers lui.

Marie de la Poterie, au contraire, avait mis, bien vite, toute confusion de côté. Elle paraissait enchantée. Elle s'approcha vivement de René Robineau, qui s'inclina devant elle. Elle se prit à causer avec lui, retrouvant plus que sa vivacité habituelle. Ses yeux brillaient. Il était visible que l'élégant et fier militaire lui plaisait énormément.

— Ne m'en veux pas, Perrine, reprit Charlot en entourant tendrement sa sœur de ses bras. Vois-tu, nos amis ont décidé de fêter cette première longue sortie du convalescent... que je suis encore, paraît-il. Il nous faut du renfort aussi pour...

— Mais nous n'allons pas nous éloigner beaucoup du Fort? interrompit Perrine. Cela était convenu.

— Perrine, les plans sont modifiés. Et j'en suis si heureux! C'est l'air de la forêt, vois-tu, qu'il me faut, de ma chère forêt canadienne. Je veux, enfin, pouvoir le respirer à pleins poumons. Ne t'effraie pas. Je me sens très vigoureux aujourd'hui. Et la course sera sans danger avec l'escorte que nous aurons, à laquelle vont se joindre, tout à l'heure, à cause de toi et de Marie, deux Hurons armés. Et mon bon chien Feu vient aussi. Il est en bas, à la salle de garde.

— Ouf! Rien que cela pour un brave soldat comme vous! cria de son angle Marie de la Poterie à la fois rieuse et moqueuse.

— Oui, rien que cela! riposta Charlot. C'est une garde d'honneur, mademoiselle, sachez-le, pas autre chose. J'en suis tout confus.

— Le Commandant est-il au courant? demanda encore Perrine. Elle savait quelle sévère discipline existait à la petite garnison du Fort.

— Oui, mademoiselle, le Commandant le sait et le permet avec plaisir, répondit René Robineau. Je n'ai eu qu'à dire que vous seriez de la partie, d'ailleurs, ajouta-t-il en riant.

— Bravo! capitaine Robineau, s'exclama Marie de la Poterie. Votre perspicacité vous a déjà servi ce touchant détail dont nous bénéficions tous; la partialité du sévère Commandant de la Poterie, mon père, pour notre Perrine aux grands yeux d'ange suppliant.

Tous se mirent à rire de bon cœur de cette boutade d'enfant terrible. Jean Amyot s'approcha de Perrine rougissante et la pria d'user de lui comme chevalier servant. "Voyez-vous, mademoiselle, expliqua-t-il, je remplacerai auprès de vous Normandville. Il est retenu chez son frère, Jean Godefroy, pour une besogne urgente. Il m'a chargé de vous exprimer tous ses regrets ainsi qu'à Charlot. Mais vous n'êtes pas trop contrariée de notre présence, au moins, dites?"

(1) Suite des *Aventures de Perrine et de Charlot*, Montréal, 1923.

—Contrariée, oh! non, Jean. Surprise tout au plus. Charlot devient par trop cachottier depuis quelque temps, conclut Perrine, en souriant et en menaçant son frère du doigt.

—Et toi, ma sœur, trop avare de ta présence dès que mes amis sont auprès de moi, glissa entre haut et bas Charlot, tout en achevant de boucler son ceinturon, avec l'aide de Kinatenon. Celui-ci ne perdait aucun détail de vue, et toujours son regard finissait par se poser sur les cheveux d'or de Perrine. De la vénération tout autant qu'un vif sentiment se peignaient dans ses yeux. Cela commençait à n'être plus un secret pour personne que cette attirance extraordinaire de Kinatenon pour Perrine. Peut-être, le Commandant de la Poterie, qui voyait comme tous cette préférence, jugeait-il plus prudent de bien entourer Perrine et Charlot en toute occasion tant que cet Iroquois demeurerait aux Trois-Rivières. Il en donnait une nouvelle preuve dans la solide escorte qu'il donnait aux promeneurs cet après-midi même.

Cette petite scène amicale se passait donc au Fort des Trois-Rivières, en la Nouvelle-France, le 11 mai 1646, exactement. C'est là que nous venons de retrouver nos jeunes amis, Perrine et Charlot, ces orphelins normands, recueillis par la noble famille de Repentigny, il y avait dix ans. Perrine comptait maintenant dix-huit années. Elle était demeurée aussi simple, prudente, avisée et bonne qu'aux jours de son enfance. Et combien sympathique et gracieuse, avec ses grands yeux bleus suppliants, ainsi que venait de le dire, l'espégle Marie de la Poterie. Charlot, lui, était devenu un brave fantassin de dix-sept ans; un tireur extraordinaire, ce qui compensait pour sa constitution physique, pas très vigoureuse. Avait-il donc hérité de la faiblesse de poitrine de sa mère? Perrine le craignait fort, parfois. Il jouait aussi, en musicien consommé, de la flûte. Ce petit instrument ne le quittait jamais et voisinait avec ses pistolets et son épée. Les Sauvages prisait fort son talent de flûtiste et aussi sa connaissance des diverses langues indigènes. Le soldat Le Jeal était vraiment très populaire, soit chez les Hurons, soit chez les Algonquins. Le caractère de Charlot ne s'était pas plus modifié que celui de Perrine. Il était toujours impulsif, enthousiaste, chercheur d'aventures, fort attachant aussi. Il adorait Perrine, qui le manœuvrait assez bien à l'occasion, lorsque la foudroyante spontanéité du jeune homme ne venait pas se mettre à la traverse. Charlot aimait et admirait aussi de tout son cœur l'un des plus célèbres, des plus vaillants interprètes des Trois-Rivières, Thomas Godefroy de Normanville. L'attitude chevaleresque de celui-ci

en toutes occasions, lui faisait se souvenir des héros antiques dont l'avait souvent entretenu son précepteur, l'abbé Le Sueur.

Perrine et Charlot avaient suivi un jour, aux Trois-Rivières, leur douce protectrice aux cheveux blancs, Mme Catherine de Cordé, veuve de René Le Gardeur de Tilly. Celle-ci avait dû quitter les Repentigny et venir habiter au Fort des Trois-Rivières avec sa fille Marguerite, l'épouse du Commandant, Jacques Le Neuf de la Poterie.

Catherine de Cordé ne s'était jamais relâchée de sa surveillance aimante envers les deux orphelins d'Offranville. Elle avait été heureuse de les voir acquérir une fort jolie fortune, à la mort de leur tante Le Jeal et avait vu elle-même aux bons placements des capitaux des enfants. Elle avait fort approuvé surtout que Charlot ajoutât à son nom celui de Le Jeal, comme l'avait demandé la vieille tante repentante, à son lit de mort. Elle souriait de voir le frère de Perrine devenir aussi populaire sous le nom du *Soldat Le Jeal* que sous celui attachant et bref de *Charlot*.

Enfin, Charlot fut prêt, admiré, moqué et porté presque en triomphe jusqu'à la salle de garde. On reprit du sérieux en cet endroit, où les attendaient les deux Hurons dévoués au Commandant. Ces derniers tenaient en laisse, le beau chien danois, cher à Charlot: *Feu*, le bien nommé, à cause d'une rapidité étonnante à la course, et d'une vivacité égale à l'éclair dès que son jeune maître lui commandait quelque chose.

Quel beau et chaud soleil de mai enveloppait les promeneurs dès leur sortie du Fort! On côtoya le fleuve. Le sable fin de la grève était doux aux pas vifs des jeunes gens! Bientôt, à la faveur d'une clairière, on put s'enfoncer dans la forêt. Charlot respira profondément à plusieurs reprises. Il pressa avec affection le bras de Kinatenon, son compagnon le plus rapproché. Il était sensible à tout; à la bonne odeur mouillée de la forêt; au bruit musical du vent dans les feuilles; aux mousses d'un vert si tendre; aux herbes et aux frêles arbustes qui s'élevaient doucement sous leurs pas; au chant des milliers de petits hôtes de la forêt.

Cet enthousiasme de Charlot ne fut pas toujours partagé par tous. Perrine et Marie de la Poterie manifestèrent à maintes reprises ou de la terreur ou de l'embarras. Tantôt, ce fut en apercevant une couleuvre, un crapaud ou quelque autre animal de forme repoussante; tantôt, ce fut en se trouvant en face d'un obstacle insurmontable, tel un ruiseau coulant entre deux bords assez larges. Leurs compagnons riaient, lançaient une aimable taquinerie, puis s'empressaient avec une fine courtoisie.

Naturellement, le capitaine Robineau se portait au secours de la brune et un peu gamine Marie de la Poterie. Et vraiment, la fine mouche exagérait bien à dessein ses craintes et son effroi. Dès qu'elle voyait l'élégant officier s'engager à fond dans une conversation, d'où elle était complètement exclue, elle poussait les plus beaux cris d'effroi du monde. Ils avaient l'immédiat effet de ramener auprès d'elle le jeune homme qui souriait, un peu moqueur, pas tout à fait dupe.

Perrine, à sa confusion, voyait, dès qu'il y avait lieu, deux chevaliers accourir à son aide. Kinætenon l'Iroquois, d'abord, grâce à la finesse d'ouïe qu'il possédait comme tous les sauvages. Jean Amyot, dépité, regardait et scrutait, les yeux sombres, cet Iroquois étrange, si respectueux qu'il cédait la place avec empressement dès qu'il fallait donner la main ou prendre le bras de la jeune fille. On fit halte au bout d'une heure de marche. Des provisions restaurèrent les forces de tous. Les rires et les bons mots n'en reprirent ensuite que de plus belle, au grand étonnement du grave Kinætenon, qui ne pouvait comprendre cette aimable mobilité d'humeur à la française. Elle lui plaisait tout de même, surtout en ce qu'elle possédait de bonhomie, d'aimable simplicité et de franchise. Et puis, il s'employait de son mieux à retenir Feu qui aurait volontiers saccagé l'assiette de Perrine. Le danois aimait beaucoup la jeune fille qui le gâtait fort à l'occasion. Kinætenon, tout en retenant le bon animal, pouvait à son aise contempler la jeune fille. Elle se tenait assez loin de lui; il n'apercevait que son profil.

Marie de la Poterie se souleva soudain. "Mes amis, regardez le soleil! Ciel! il est au moins quatre heures et demie! En retard, nous allons être en retard. En route, vite, tous!"

On se remit en marche à la hâte. Les deux Hurons, au pas de course, en avant; Perrine, Marie de la Poterie et Jean Amyot suivaient; Charlot, que le capitaine Robineau et Kinætenon soutenaient de chaque côté, fermaient la marche. Au bout d'un quart d'heure, Perrine vit revenir les deux Hurons, les yeux un peu effrayés. "Qu'y a-t-il? questionna la jeune fille, qui parlait assez bien la langue huronne-

iroquoise.

"Une femme à moitié morte fait des bonds terribles sur la grève. Nous ne comprenons pas les signaux qu'elle nous fait."

— Mon bon Amyot, si vous alliez voir? supplia Perrine.

— J'y cours, mademoiselle. Qu'un des Hurons demeure ici. L'autre va me suivre. Reposez-vous, à l'ombre de cet arbre. Vous mettez Charlot au courant. Le voici qui contourne l'arbre voisin".

Jean Amyot revenait cinq minutes plus tard. Il raconta au groupe qu'une femme, presque nue, d'une maigreur de squelette, gisait, en effet, sur la grève. Il croyait comprendre que la pauvre misérable désirait un vêtement quelconque pour le jeter sur elle avant qu'on l'abandonnât.

Marie de la Poterie enleva sa mante. "Viens avec moi Perrine. Nous lui lancerons ce vêtement nous-mêmes. Nous l'approprions peu à peu, la malheureuse. Ce qu'elle doit avoir besoin de soins et de nourriture!"

"Allez, allez, bonnes Samaritaines, crièrent les jeunes gens. Nous vous suivons à peu de distance, tout en nous tenant invisibles pour commencer."

Le charitable stratagème de Marie de la Poterie réussit à merveille. Bientôt, les jeunes filles purent s'approcher de la pauvre femme, qui s'enveloppait avec satisfaction dans la mante secourable. Elle se leva et tenta quelques pas dans la direction des compatissantes enfants. Mais elle retomba lourdement, complètement évanouie cette fois.

Tous, avec des exclamations de pitié, accoururent alors, l'entourèrent, lui prodiguèrent les soins de circonstance.

Enfin, la malheureuse ouvrit de nouveau les yeux. Elle regarda ses sauveurs les uns après les autres. En apercevant Kinætenon, l'Iroquois dont le regard en dessous, narquois indiquait qu'il avait déjà saisi le secret de sa fuite, elle poussa un gémissement et referma les yeux. Elle les rouvrit aussitôt, larges, terrifiés, et les fixa sur Kinætenon. Puis, dans un effort prodigieux, combien pénible à voir, elle se souleva toute. (A suivre)

Marie-Claire DAVELUY

Sommaire

	Pages
Les Ennuis de Lucile.....	58
Goudrelles et Chalumeaux.....	60
Nos Chansons Populaires.....	61
Nestor et Piccolo.....	62
Le Questionnaire de la Jeunesse.....	64
La Leçon de nos Monuments.....	66
Avant-gardes de l'A.C.J.C.....	68
Un Protecteur Aimé.....	70
Montcalm.....	72
A l'Ecole des Héros.....	73

Michelle Le Normand

Sucrier

E.-Z. Massicotte

Marie-Rose Turcol

L'abbé Etienne Blanchard

Etienne de Lafond

Fauvette

Mireille

Marie-Claire Daveluy

Concours Mensuels

CONCOURS DE MARS 1931

Résultat du concours de février 1931

1. Corrigez:
 - a) Des *tributs floraux* (floral tributes).
 - b) *Traverse de chemin de fer*.
 - c) *J'ai du trouble*.
 - d) Un *typewriter*.
 - e) Des livres de *seconde main*.
2. En quelle année la ville d'Ottawa fut-elle choisie pour être la capitale de la Puissance du Canada?
3. Charade.
Si mon premier est cher
Mon second l'est aussi,
Et pour trouver mon tout
Il faut chercher ici.
Observez bien, en envoyant vos réponses,
les conditions suivantes:
Faire parvenir ses solutions au plus tard
pour le 16 mars à

CONCOURS MENSUEL DE L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent
Mars 1931. Montréal, P.Q.

1. a) Nous allons vant arrière.
b) Elle est trop décolletée ou son corsage est trop ouvert.
c) A de l'autorité, de l'influence, de l'ascendant, etc.
d) Se maltriser ou se dominer.
e) Un plastron.
2. Entre le lac George et le lac Champlain.
3. En 1854.

Nous constatons avec grand plaisir que le nombre des concurrents-amis venant des États-Unis, de l'Ouest canadiens et de l'Ontario, a augmenté sensiblement et partant, est venu accroître les rangs des "chercheurs actifs" du *Coin*. Aux nouveaux oisillons, à nos "habitués", comme toujours, nous offrons nos cordiales félicitations. Sur 210 concurrents, le sort a favorisé:

Mlle Marie Toupin
Académie Saint-Joseph
Se Grade, No 19
Saint-Boniface, Manitoba

M. Bernard Desrosiers
124, rue Burnside
Woonsocket, R.I.

Mlle Jeanne Mongeon
Pens. St-Louis-de-Gonzague
331, rue Sherbrooke, Est
Montréal

NÉCESSITÉ DE PROTÉGER LES FORÊTS CONTRE L'INCENDIE

Au point de vue économique, la forêt joue au pays un rôle important. Pour cette raison, elle doit non seulement être aménagée avec soin, mais être exploitée avec économie et préservée de l'atteinte du feu.

Pour la protéger adéquatement contre l'incendie, de grandes précautions doivent être prises avec ceux-là mêmes qui ont l'occasion de circuler dans ses profondeurs durant les mois d'été.

Ces précautions ne doivent pas être prises uniquement dans les forêts publiques ou de la Couronne, mais encore dans les bois des particuliers. Les bois des particuliers constituent en effet, dans quelques régions de la province, une importante ressource naturelle et contribuent à l'embellissement du paysage.

Le Ministre des Terres & Forêts
HONORÉ MERCIER

Les précurseurs de la "Sauvegarde"



*Paul de Chomedey.
De Maisonneuve*

Ville-Marie! "Cité chrétienne, oeuvre d'une merveilleuse importance, fleurie des espérances célestes", cité chère à la Vierge Marie.

Ville-Marie! Que de souvenirs ce beau nom évoque. Jean-Jacques Olier, prêtre brûlant de zèle et de charité, fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice; Jérôme le Royer de la Dauversière, receveur des tailles à la Flèche, à qui Dieu donne l'ordre de fonder une colonie en Amérique, les **Associés de Montréal**, qui, une fois devenus propriétaires de toute l'île, choisissent Paul de Chomedey de Maisonneuve comme chef de leur entreprise; Jeanne Mance, jeune fille de condition, qui s'est dépouillée de tout pour se mieux dépenser au soin des malades; Madame de Bullion, Madame de la Peltrie, M. de Puiseaux, qui assurent

par leurs libéralités le succès de l'établissement, etc.

Le 17 mai 1642, Ville-Marie était fondée.

Le R. P. Barthélemy Vimont, jésuite, célébra la grand'messe et prononça, après l'Evangile, ces paroles prophétiques:

"Ce que vous voyez ici n'est qu'un grain de sénévé... je ne doute nullement que ce petit grain ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, ne se multiplie et ne s'étende de toute part."

Du sommet du Mont-Royal que domine la croix, le voyageur contemple l'admirable panorama qu'offre à son regard la **Ville aux clochers dans la verdure**. Quelle animation! Quelle activité! Quelle richesse! Et l'avenir réserve à cette cité française des développements illimités.

Place d'Armes s'élève le monument de Paul de Chomedey de Maisonneuve, le fondateur de la bourgade de Ville-Marie, aujourd'hui Montréal, la métropole du Canada.

La SAUVEGARDE, comme Ville-Marie, a eu des débuts modestes. Mais ses dirigeants ont eu raison de tous les obstacles qui se sont dressés sur leur route.

Ils escomptent aujourd'hui que leur société, en s'appuyant sur la confiance et l'encouragement des Canadiens français, marchera, à l'exemple de Montréal, de succès en succès.

LA SAUVEGARDE

Assurance-vie

152, rue Notre-Dame est
MONTREAL

Pratiquons l'épargne

De nos jours, l'épargne s'impose d'une façon très régulière à toutes les classes / à cause de l'instabilité des positions sociales et de la fréquence des revers de fortune.

Mgr F.-Z. Decelles

Saurons-nous profiter des leçons que nous apporte la crise actuelle? Ceux qui, pendant les années d'abondance, ont su assurer leur avenir en adoptant un plan d'économie méthodique, affrontent sans trop d'inquiétudes les années de disette que nous traversons.

Un excellent moyen pour contracter l'habitude de l'économie, c'est d'ouvrir un compte d'épargne à la banque.

Garçons et fillettes qui fréquentez l'école, apprenez dès aujourd'hui à mettre quelques sous en réserve et déposez-les dans la **petite banque à domicile** que vous pouvez obtenir à toutes nos succursales.

La Banque d'Épargne
de la Cité et du District de Montréal
FONDÉE EN 1846

**Succursales dans toutes les parties
de la ville**

Articles Religieux pour Cadeaux

Première communion, anniversaires, mariages,
ordinationes et professions religieuses

LIVRES DE PRIERES, reliures artistiques, très élégantes nouveautés.

LIVRES DE MEDITATIONS, prédications, bréviaires, vies de Saints, biographies.

MEDAILLES en or, sujets variés, avec chaînettes très appréciées.

PLAQUETTES ONYX, métal et bois.

STATUES, or nouveau, or vert et or mat, tous les sujets et grandeurs, aussi en plastique.

CROIX, palissandre et acajou avec Christ vieil ivoire, bronze doré et artistique.

CHAPELETS, roulés or, doublés or et or solide, pierres véritables. Etais en cuir.

IMAGES assorties pour toutes les occasions.

Nous imprimons les Souvenirs de première communion et d'Ordinations sacerdotales.

Nous apportons une attention toute spéciale aux commandes par la poste. Un personnel compétent et courtois est à la disposition des visiteurs.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES D'ARTICLES RELIGIEUX

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papeteriers, Importateurs
54 Notre-Dame-Ouest, Montréal

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA
PROVINCE DE QUEBEC

L'HONORABLE ATHANASE DAVID,
SECRETAIRE DE LA PROVINCE

ÉCOLES

TECHNIQUES

COURS TECHNIQUE — Cours de formation générale technique préparant aux carrières industrielles.

COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.

COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'Imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal, et cours pour les métiers du bâtiment).

COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens en véhicules-moteurs et autres).

COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL
ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC
ECOLE TECHNIQUE DE HULL

AUGUSTIN FRIGON
Directeur Général de
l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis
MONTREAL

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1873

Laboratoires de Recherches et d'Essais,
1430, rue Saint-Denis, Montréal.

TÉLÉPHONES:—

Administration—

LANcaster 9207

Laboratoire Provincial des Mines: — LANcaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

“L'ÉCLAIREUR”

Imprimeurs-Éditeurs

JOURNAUX — REVUES — PÉRIODIQUES

DEUX ÉTABLISSEMENTS!

Beauceville

Montréal

1723-1725, rue Saint-Denis

Tél: HARbour 8216-7

La Photogravure Nationale, Ltée
59, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal

Téléphone: MARquette 4549

Dessins - Vignettes - Photographies



**CAISSE
NATIONALE
D'ÉCONOMIE**

**55, St-Jacques O.
MONTRÉAL**

MES PETITS AMIS,

Si vous voulez avoir de l'argent en avant de vous plus tard, mettez-en de côté tout de suite.

Et le meilleur moyen de ne pas toucher au magot, c'est d'acheter de nos rentes viagères.

Ça ne coûte seulement que les deux sous de bonbons que vous dépenseriez chaque jour.

Roger du VERNAY